

La Tribune des Tréteaux.

Halima Grimal

Mai 2014 - Saint-Pierre - Île de la Réunion
Festival Komidi

On ne parle plus de « l'argument » d'une pièce de théâtre, ça fait cuistre, ça donne dans le désuet, l'obsolète - terme fameux de faux savant tombé dans le langage courant -, non, on parle du « pitch », on anglicise et tout de suite, on se répand dans le moderne et on prend un coup de jeune.

Il faut être concis, précis, raconter sans dire, inciter à « aller voir », comme si le théâtre n'était qu'un visuel de plus, donc réduire pour mieux séduire.

Alors, comment introduire le nouveau « spectacle de mots » de Vincent Roca, issu de l'insolite compagnie « Polyfolies et Samovar », selon une mise en scène de Gil Galliot ? Comment rendre compte de ce titre choisi par le célèbre amateur amoureux du langage : « Vite, rien ne presse » ? Comment expliquer qu'un spectacle entier puisse reposer sur un seul concept : le Temps ?

Et le temps se met en scène : devant nous, et selon un ordre de circulation très précis, des structures cubiques enjuponnées de rouge, sur lesquelles ont été déposées des bassines, comme dans une demeure où le toit laisse tomber ses tuiles ou perd son compte d'ardoises ; il pleut dans l'espace scénique une eau matérialisée par des effets de lumière qui rendent la liquidité, comme des gouttes à un robinet mal fermé, supplice et musique, un rythme que l'on guette.

Sale temps, et le temps qu'il fait nous obsède. Tout est prêt, dans un lieu qui se définit mal, prie-dieu, lampes dressées comme des cierges, une valise, une patère... où sommes nous, entre espace privé où l'on se déchausse et espace sacré où montent de drôles de prières ?

Vincent Roca fait son entrée, portant un imperméable noir doublé de rouge, en harmonie parfaite avec le décor qui l'entoure. Il porte une chemise grise et un pantalon blanc, et se met ainsi en lumière dans cette sorte de crypte, de sas, d'endroit intermédiaire où le temps prend vie, mot à mot, sur le mode d'un jeu transgressif.

Vite, le phrasé est incisif, d'une impitoyable clarté, prononcé avec saveur ! Il faut suivre ce déferlement où le son prend sens et où les expressions courantes se dédoublent, déraillent vers un propos différent qui nous mène à une signification rebelle. Vincent Roca nous entraîne dans une philosophie péripatéticienne, il nous propose un parcours de remise en cause de tout, en passant par des mots rénovés pour construire de la pensée.

Ainsi, Einstein et sa théorie de la relativité font-ils leur entrée par le biais d'accords consonantiques : « ... le temps court. On lui court après, et plus on court après, plus on trouve le temps court ». Des phrases en apparence toutes simples, mais derrière l'harmonie des sons, il y a un sens porteur d'une autre réflexion, la vanité de notre agitation et de nos attentes. De même, le faux-semblant du compte à rebours de la Nouvelle Année par le truchement nivellateur et gommeur de réalité qu'est la télévision : le décalage horaire disparaît et la réalité des cruautés meurtrières à la surface de la terre est escamotée. Tout pour la fête. Le temps est donc un leurre, un mensonge, une escroquerie lucrative au service des nantis, des politiques et autres économistes plus ou moins déclarés.

Vincent Roca en appelle à notre lucidité, il décille nos yeux et son propos glisse vers la « poésie urbaine », un « slam » percutant, qui rend hommage aux « Etranges étrangers » de Prévert. « Tu es un drôle d'oiseau migrateur. Ton pedigree ? Emigré au départ, immigré à l'arrivée ; entre les deux : migrant ». Et de démystifier le rêve préconçu et mortifère d'une pseudo ville-lumière, Paris : « c'est pas Paris, c'est pourri ». Et Vincent Roca s'élanche en une implacable diatribe sur l'absence de devenir du nouvel arrivé, sans papiers, sans destinée autre que de se confronter à un monde de violence « clandesticide »... « anti-miteux »... « déclodorisant ». « Paris, terre d'écueil ». Ici, le manieur de mots à la prestidigitacion verbale, fait jaillir de sa colère citoyenne et cosmopolite, une kyrielle de néologismes protestataires et humanistes. Il y a un engagement politique, déterminé et sans demi-mesure, dénonçant le cloaque inhumain du rejet raciste et de la xénophobie. « Ton avenir : expulsion. Matière fécale. Centre de rétention, fosse septique »... « L'Eden à l'Ouest, les dénudés à l'Est ». Merci pour ce fort moment polémiste qui solidarise tous ceux qui vous écoutent et les rappelle au souvenir de l'Autre, si près, à côté, et qu'on s'empresse un peu trop vite d'oublier.

Mais ce spectacle n'est pas un manifeste du surréalisme très concret de la politique qui nous désaxe au lieu de nous guider et qui fait de chacun, un désorienté.

C'est aussi une jonglerie magnifique sur le modèle de l'inventaire, un survol de la vie, tout cela en juxtaposition, sans phrase ni verbe, juste des états évoqués par des substantifs caustiquement qualifiés ; et s'ensuit un face à face drolatique, « A la vie, à la mort ». On ne peut tout citer, un livre est paru, qui nous donne la jubilation de tout lire et relire jusqu'à réplétion de rire, mais comment résister à ce « Polichinelle dans le tiroir, pestilentiel dans le terroir » ou « Naître et le néant », « un prénom au bracelet, une étiquette au gros orteil »... ? Rappel que le temps presse et qu'il faudrait l'employer à mieux vivre, peut-être à faire un choix décisif entre le paraître et l'être, entre l'ayant et l'étant, et tout simplement prendre son temps : « Ils paraissent épuisés, je paresse, reposé. »

Et Vincent Roca nous amène à de drôles de prières, le dieu des bigotes remplacé par des patenôtres new look : « Maintenant et Alzheimer de notre mort, Abdomen ! ». Et dans un syncrétisme inénarrable de chanter l'enfantine comptine : « ashram graal, sikh et sikh et collégial, curé curé rasta man, ashram graal » ! Délicieusement iconoclaste !

Il se fait énigmatique dans le rare : « Un jour Ravel, le grand musicien, régurgita ses champignons, des bolets, dans un rot musicalement très riche ». En découpant le mot « boléro » et en séparant les bribes syllabiques obtenues, il nous piège malicieusement.

Et cette malice de Vincent Roca se fait diabolique sur d'éventuelles caricatures et reprises de titres de films fameux : « L'Odyssée des spasmes », « Les Curistes », « Les Enfants du panaris » et pour davantage de références encore, littéraire cette fois, « Les Souffrances d'une jeune vertèbre ». Mais Goethe ne suffit pas, il parodie Apollinaire : « L'hématome et l'embolie/Ont poussé dans le jardin... ». Rien ne trouve grâce à cette envolée du verbe. Ni la vie, ni la mort, ni l'amour, de toute façon, on va « partir en loucedé, par une porte dérobée, bien dans ses pompes ». L'univers créatif de Boris Vian traverse quelque peu le filigrane du texte.

Vincent Roca joue de l'interversion systématique des mots, par exemple « cœur » et « cul ». Ce qui donne lieu à un dialogue de quiproquo amoureux distordant les formes du langage acquis : « Permettez-moi de vous parler à cul ouvert ». « Mais je n'ai pas le cul à rire »... Hélas, on peut mourir « d'un arrêt du cul. Ce n'est pas de cœur ! ».

Et bien sûr, il s'en prend, dans un formidable morceau d'anthologie, aux conjugaisons, à ces temps de l'écrit classique qui firent transpirer les enfants que nous fûmes. « J'eusse aimé que les marguerites durassent » et « que nous nous endormissions en lisant D'ormesson » ; nous passons sur la poésie de l'Antiquité grecque : « De Sapho, vous vous amourachâtes », pour finir de manière apollonienne : « Vous voulûtes un luth, vous luttâtes et vous l'eûtes ». Ce qui n'aurait pas déplu à feu monsieur Raymond Devos, conjuguant le verbe ouir : « au passé simple, ça fait j'ouis... Y a vraiment pas de quoi ! ».

Il est très difficile de faire le tour et de suivre tous les détours d'un tel spectacle linguistiquement labyrinthique. On en donne à peine une idée, mais certes pas la substantifique moelle !

Car ça va très loin : selon certains éclairages alors qu'il nous tourne le dos, Vincent Roca semble se crucifier en ombre chinoise sur l'autel d'un hymne au langage, qui est peut-être la seule sacralité qui existe, car c'est un attirail à tiroirs que l'on n'a pas fini d'explorer.

A la fin du spectacle, Vincent Roca nous renvoie à toutes les formes du temps jusqu'à la clepsydre (en versant l'eau d'un récipient dans un autre plus grand et plus ordinaire, une simple bassine) ; et il « se mouille » (assumant tous ses propos) et « s'en lave les mains » (affirmant sa liberté de dire). « Si je n'ai pas l'heur de vous plaire, ça vous passera ».

Il remet son imperméable, ouvre un parapluie apparu comme par magie, et reçoit la poudre du sablier : symbole de l'inexorable écoulement vers le néant et du délai qui nous est accordé pour profiter de ce tic tac, la « tactique » de la durée que les hommes ont fabriquée.

Le rond de lumière se rétrécit jusqu'au noir absolu. Et l'ovation de la salle en dit long sur le bonheur d'avoir eu l'occasion de voir et d'applaudir ce tricoteur de mots, qui nous emmène en un pays d'Oz de la syntaxe déroutante, du syntagme farceur et du lexicalement

incorrect. Sous les mots, un regard aigu sur la société où nos balivernes et autres bavardages partent en brûlot de créativité.

Qui est, de fait, ce formidable dentelier de la langue qui déchire et reconstruit avec un esprit frondeur, insolent, tout ce qui devient vite poncif, kit du pré-pensé, trucage pédant et langue de bois ? Gastronomes déjantés d'un délectable détournement du sens ? Poète à la folie conjugée de « glossolalie » incurable ?

Tout cela, certainement. Et plus encore.

Mais la Tribune des Tréteaux est particulièrement sensible à cet art de déjouer la norme du langage qui rend acte d'une subversion contre tout le dogmatisme ambiant, tous ces « il faut », « on va », « on doit ». Le rire est une arme extraordinaire et le fait de se jouer de tout mot juste à temps, relève d'une démiurgie dont bien peu sont capables.

Et vous êtes si disponible, si simple, si humain, Monsieur Vincent Roca, que c'est un talent de plus, le simple langage de la communication.

Mais il est temps de refermer nos phrases. Qu'il reste de nous, et ce n'est pas « n'importe quartz », le temps de vous exprimer notre admiration.

Il serait déraisonnable de manquer un tel spectacle ! Et qu'on trouve les mots pour le dire !
